

en corps au Palais d'Hiver où a décidé d'aller le groupe de « bundistes » qu'il représente et qui prétend « périr avec le Gouvernement Provisoire ». Les menchéviks, à leur tour, déclarent abandonner le Congrès, puis les socialistes-révolutionnaires « de droite » qui, désormais, nous laissent à l'écart, et encore, et encore, des groupes, de petits groupes...

De plus en plus vive, de plus en plus insolente, retentit la menace « du front », la menace « d'une explosion d'indignation populaire », la menace « d'une fatalité... qui sera le seul résultat de cette folle et criminelle aventure »... Ainsi s'expriment les socialistes-révolutionnaires...

De bonne ou de mauvaise foi, ils essaient de persiffler : « Réjouissez-vous, réjouissez-vous, vainqueurs pour une heure ! Ne voyez-vous pas le doigt de la destinée dans ce fait que Kérénsky a échappé aux automobiles blindées et aux patrouilles du Comité de Guerre Révolutionnaire, — seul de tous les ministres ! Celui précisément que vous auriez dû saisir ! Vous l'avez lâché ! Et pendant que vous vous amusez ici à applaudir et à siffler, — il marche sur Pétersbourg, il est à vos portes, — à la tête des troupes du front qui viennent sauver la Révolution, à la tête des troupes fidèles au Gouvernement Provisoire...

« La Deuxième... la Troisième... la Spéciale... Combien en a-t-il compté, Koutchine ? Dites-le, camarades ?... Dans la seule banlieue, — à Gatchina, à Krasnoïé, à Péterhof, — Kérénsky dispose de 40.000 baïonnettes. Mais vous ? — Regardez autour de vous, comptez vos forces »...

De nouveau, parant le coup, par le même procédé de psychologue, prévenant les incertitudes, les « pressentiments » qui se font jour dans les âmes pusillanimes, Kaménev fait un signe : — un homme se dresse à la tribune, sans un geste, calme, droit, sec, tout en os, tout en tendons et en muscles, sanglé dans une blouse kaki, — un fantassin letton, Petersohn.

— Ils sont en marche les régiments lettons du front ! Ils avancent sur l'arrière-garde de Kérénsky. Et avant d'avoir repris haleine, ce fuyard, cet avorton de dictateur, — il va se trouver pris entre deux feux... A moins qu'il ne le soit déjà...

Car, Kaménev les appelant à voix basse, déjà se présentent à la tribune les représentants des troupes de Gatchina, ceux de Tsarskoïé-Sélo. Ils promettent de susciter un mur vivant, un mur d'acier, sur la route que suivraient les renforts du « favori provisoire » — comme ils se sont dressés quand on renversa l'autocratie... Ils le promettent, ils le jurent au nom des garnisons...

La joie, la lumière revivent dans la salle. Voultés, traînant les pieds, comme écrasés, des hommes se détachent des bancs, sortent par maigres files, socialistes-révolutionnaires, menchéviks... « Mars » est parti...

Derrière l'estrade, contre le mur humide, fraîchement recrépi, dont l'enduit tache, je vois un personnage adossé, une figure orpheline, navrée, crispée, comme convulsée : c'est Martov. Son regard est trouble sous le pince-nez qui chavire, son regard se fixe au plancher souillé, jonché de mégots : obstinément, naïvement, il attend que son tour soit venu de poser « une question préalable ».

Mais son tour ne vient pas et, en revanche, voici la nouvelle décisive : le Palais est pris. Le Gouvernement Provisoire, au grand complet, est arrêté et incarcéré dans la forteresse. On a pu empêcher le lynchage, — les junkers et les ministres n'ont pas souffert.

La bande de Martov secoue vivement la poussière

de ses chaussures et quitte la salle... elle court après les « bundistes » et les socialistes-révolutionnaires... Notre fraction s'éloigne pour délibérer. J'occupe encore le siège de président.

Mais sur quoi, en somme, délibérer ? La voie est tout indiquée. Le parti — en totalité, jusqu'au dernier de ses membres — n'a pas le droit, en ce moment, de sortir, de se détacher des masses ; il ne le peut pas. Et si, — comme nous nous y attendons, comme nous le savons pertinemment, — la nuit qui vient doit élever, dans toute la Russie, des barricades entre deux camps irréconciliables, hostiles jusqu'à la mort, — nous ne serions pas des révolutionnaires de nous demander où est notre place... Tant mieux ou tant pis ! La corde de l'arc est tendue... : traître celui qui pousserait le bras de l'archer ; il est trop tard pour détourner le coup...

Une seule réserve : en ces jours-ci, pour *guider*, il faut d'abord posséder la foi. Donc, celui qui ne pense pas que la route où marche déjà le bolchévisme, et qu'il faudra suivre, soit la bonne, — que celui-là descende d'« en haut », qu'il abandonne *de bon gré* le gouvernail, qu'il se mette « en bas », dans le rang, sur le banc du rameur... Telles sont mes pensées, tandis que se poursuivent les débats...

Et c'est ainsi que je parle *de moi-même* lorsque, pour terminer, je donne mon suffrage à la décision de notre fraction qui, après un bref échange de vues, veut à une écrasante majorité garder tout entière sa place au Congrès.

.....
L'aube vient, il est 6 heures, une pâle et maussade leur tremble aux croisées ; le Congrès vote la déclaration que l'on doit faire « aux ouvriers, aux soldats et aux paysans »...

« S'appuyant sur la volonté de l'immense majorité des ouvriers, des soldats et des paysans, s'appuyant sur l'insurrection des ouvriers et de la garnison qui triomphent à Pétrograd, le Deuxième Congrès Panrusse des Soviets des D.O.S. prend possession du pouvoir.

« Le Gouvernement Provisoire est déposé. La plupart des membres de ce gouvernement sont déjà arrêtés.

« Le pouvoir soviétiste va offrir une paix immédiate, démocratique, à tous les peuples, et un armistice immédiat sur tous les fronts. Il mettra gratuitement les terres des seigneurs, de l'Etat et des monastères à la disposition des comités de paysans, il défendra les droits du soldat, il réalisera l'entière démocratisation de l'armée, il établira le contrôle ouvrier sur la production, il assurera en temps opportun la convocation de l'Assemblée Constituante, il s'occupera de ravitailler les villes en pain et les campagnes en denrées de première nécessité, il garantira à tous les peuples de Russie une véritable autonomie nationale...

« Le Congrès arrête que tout le pouvoir, dans les provinces comme dans la capitale, est remis aux Soviets des Députés O.S. et P. qui auront à assurer comme il convient l'ordre révolutionnaire.

« Le Congrès invite les soldats dans les tranchées à veiller et à rester fermes. Le Congrès des Soviets tient pour certain que l'armée révolutionnaire saura défendre la révolution contre tous les attentats de l'impérialisme jusqu'au moment où le nouveau gouvernement aura obtenu la signature d'une paix démocratique...

« Soldats, Ouvriers, Employés, entre vos mains se trouve le sort de la révolution, le sort du monde démocratique...

« Vive la Révolution !... »